



Giovanni Tranchida Editore

www.tranchida.it

Une froide matinée de décembre l'amiral Carrero Blanco, "l'Ogre" comme l'appellent les anti-franquistes, le successeur désigné de Francisco Franco, revenait comme d'habitude de l'église où chaque jour assistait à la messe.

Dans cette froide matinée de décembre sa monotone routine fut brusquement interrompue par 75 kilos d'explosif placés sous le revêtement de la chaussée. Dans le moment même où "l'Ogre" prenait son vol avec sa Dodge dans le ciel de Madrid, la dictature commençait à s'effriter.

Quatre jeunes basques, le "Commando Txikia", du nom de l'un des camarades à peine tué par la police franquiste, avaient rendu vain le projet de perpétuer le régime au-delà de la vie désormais agonisante de Franco.

Soutenus par un amour tellement grand pour la liberté, capable de vaincre chaque doute et toutes hésitations, jusqu'au point d'être en gré de souffrir l'impossibilité à avoir une famille, des affections, une vie normale, cette matinée-là les membres du commando avaient réalisé une chose impensable: ils avaient déclenché une attaque mortale à un régime tyrannique, véritable fossile politique de l'Europe occidentale, qui persistait désormais depuis presque quatre décennies.

Le courage et l'opiniâtreté résolue du "Commando Txikia" posèrent enfin l'Espagne dans la condition de se libérer de la dictature et de l'oppression. Pas le même pour le peuple basque, auquel on a continué à nier son droit à être Nation après l'avènement de la démocratie. Maintenant que l'Espagne est libérée par la tyrannie, Heuskal Herria reste encore territoire occupé. Dans le silence du monde entier, les basques – les indigènes d'Europe – engagés pour affranchir leur peuple continuent à le faire en risquant la prison, la torture, la vie. Emblème de l'histoire du peuple basque est la fin



de la vie de Gorka, héros du commando et leader incontesté, cinq années plus tard, dans une autre froide matinée de décembre.

Roberto Betz, licencié en Sciences de l'information en 1989, est né à Milan en 1964. Il a été élève diplômé de la Scuola Forrester de 2003 à 2007. Chez Tranchida a publié *La guerra di Caio* (2008, *La guerre de Caio*).

Le sang et la liberté entretien avec Roberto Betz

Dans La guerra di Caio vous avez posé une certaine attention au thème des mots, du langage. Caio, en décidant pour qui prendre parti disait: «Je dis parce qu'ils avaient des mots différents, en eux-mêmes. Ou peut-être tout ça tire seulement du destin, on naît avec les mots en soi-même et c'est tout. Ou peut-être on peut devenir comme ça, je sais pas du tout. [...] A présent cependant c'est pas

AUTORE	Roberto Betz
TITOLO	Il sangue e la libertà
COLLANA	Narratori Tranchida 7
PAGINE	174
FORMATO	21x14
ISBN (13)	978-88-8003-338-7
PREZZO	14,50 euro
LEGATURA	Filo refe
FINITURA	Brossura con alette plastificata opaca
COVER	Artist Illustrator © Marco Ceruti www.ceruti.ws

comme auperavant; ces questions harcelaient mon cerveau. Peut-être ce sont les mots qui naissent en moi-même, à moi aussi.» A l'invers, tous les personnages de Il sangue e la libertà ont des mots nets, forts, par lesquels ils entraînent des choix radicaux. Est-ce que on peut dire le même aujourd'hui, ou peut-être chez les nouvelles générations il manque un langage profond, le langage de la politique, du social?

C'est un langage qui s'est très affaibli, surtout le langage social, qui touche maintenant un rôle très marginal dans les discours des jeunes. Parfois on assiste à une possible recrudescence, mais c'est presque toujours sans lendemain, ils manquent en réalité les issues où canaliser le langage. La citation des mots que vous reportez renvoie à un moment où l'histoire italienne était à un tournant, le 8 septembre 1943, moment où en Caio allait naître une conscience nouvelle. Il s'interrogeait, en recherchant les mots, justement, parce que, d'instinct, il se rendait compte que seulement avec les mots il pouvait donner un valeur au futur. En réalité, ceux comme lui ne possédaient que la possibilité de changer les événements sans la conscience de pouvoir le faire et définir la nouvelle possibilité à parcourir. Gorka, le héros de Il sangue e la libertà, en ce sens part avec un avantage: les idées pour lesquelles Caio avait lutté (dans une autre période, dans un autre pays) avaient bâti le substrat de la nouvelle scène européenne de l'après-guerre et elles s'étaient désormais diffusées à tous niveaux; ces pensées jouissaient d'une grande considération et s'étaient répandues aussi dans l'Espagne stupide du franquisme, malgré les interdictions. A ces temps-là on croyait qu'il était vraiment possible abattre l'arrogance du pouvoir. L'histoire de Gorka se déroule aux années '70, les années où la contestation et la critique à l'autorité, ainsi que les tentatives d'abattre ou d'humaniser le capitalisme étaient imbriqués au discours politique. Les jeunes croyaient vraiment qu'on pouvait rejoindre le bonheur, en premier lieu, à travers la politique. Ils la considéraient comme le moyen en leurs mains pour affirmer les idées. Aujourd'hui cela n'est plus, on fait la critique au système du pouvoir en jetant l'éponge; en un certain sens nous subissons tellement l'échec des ces temps-là pour penser véritablement à l'existence d'un monde alternatif. Puisque les protagonistes de ces temps-là n'ont plus la possibilité de nuire, les nouvelles générations n'ont aucun point de repère et pensent: quoi peut-on faire? Et tout sera comme ça jusqu'au moment où la démolition de l'insolence du pouvoir, qui empeste encore la société civile, n'aura repris sa place parmi nos priorités principales.

La guerra di Caio fait le récit d'un changement, d'un mûrissement, tandis que dans Il sangue e la libertà personne change radicalement, tous les personnages sont très conscients de ce qu'ils font et ils ne reviennent pas sur leurs pas, ils connaissent ce qu'ils risquent. Est-il plus difficile de faire le récit d'une prise de conscience où faire le récit de la prise de conscience même? Dans cette différence, d'un point de vue narratif, il faut s'arrêter et mettre en évidence des aspects très différents, ou peut-être il s'agit de la dénivellation entre le comment et le pourquoi? Est-ce que cette différence comporte des choix pour l'écrivain?

C'est vrai, dans *Il sangue e la libertà* les personnages ne changent pas mais ils agissent pour produire le changement. Il a été plus difficile de faire le récit de ce qui se passe après la prise de conscience. Il sangue e la libertà m'a placé face au même problème que beaucoup parmi nous vivent après avoir pris un choix important: après les peines, les doutes, les difficultés, les déchirures de la nécessité de prendre une position, voilà qu'on arrive à la partie la plus difficile, agir avec cohérence pour produire le changement duquel on rêve. *La guerra di Caio* se termine au moment où le héros a décidé d'agir, mais au-delà des dernières pages, lorsque le poids de l'action est soutenu surtout par les autres, il conserve une sorte d'innocence, parce qu'on ne sait pas encore son avenir. Sa fonction (au niveau de la narration) s'est en un certain sens terminée: son choix a été accompli, il s'est approché des partisans; cela, selon moi, est le sens de son cheminement. Mais c'est au moment de l'action qu'on tire les conclusions de son choix, et en ce sens je croyais d'avoir encore quelque chose à dire aux lecteurs de Caio. D'un point de vue narratif il est plus facile animer une histoire où on fait le récit de la progressive prise de conscience: c'est une situation qui rend les personnages plus complexes; en outre, jusqu'au moment de la décision, ils peuvent paraître inachevés, faibles, à la merci des événements, hésitants et donc enjôleurs pour les lecteurs, humaines. Il est plus difficile de mettre en scène des personnages qui ont déjà pris parti: le risque d'en faire des caricatures et des automates est fort, les personnages doivent agir, ils doivent s'agiter, et pour faire cela ils doivent avoir des idées bien sûr, mais ils doivent aussi se salir les mains. Pour Gorka et pour ses camarades il arrive le moment que je n'avais pas fait vivre à Caio, le moment le plus difficile à accomplir et à supporter et que je croyais, par cohérence, de devoir proposer aux lecteurs du livre précédent: le moment de la perte de l'innocence et le poids de l'inévitable conséquence.

«Aujourd'hui plus que jamais la "petite histoire" est la seule qui me passionne.» Cette célèbre phrase de Nuto Revelli semble se soir bien à votre œuvre d'écrivain. Dans vos livres l'Histoire avec le H majuscule est toujours un décor, tandis que l'attention se pose sur les événements humains, sur les personnages qui à cette histoire concourent mais qui ne paraissent pas dans les livres d'histoire. Est-il un choix de style ou une manière pour ne pas oublier les hommes qui se tiennent dans la coulisse et qui souvent paient plus que les autres? Ou mieux, quels sont les motifs qui vous amènent à écrire des romans sur des épisodes historiques qui sont réellement arrivés?

Il y a plusieurs raisons. Avant toute chose, il y a l'intérêt et la passion pour l'Histoire, qui souvent me semble la seule boussole pour comprendre le présent. Je suis obsédé par l'arrogance du pouvoir, cela me gêne, je ne la souffre pas, et pour la combattre, au-delà de l'indignation et de la prise de position non-violente à l'égard des événements qui se passent, j'essais de comprendre le passé et je l'écris. Le roman historique donne la possibilité de comprendre ce que les textes ordinaires ne disent pas: les dynamiques humaines, les états d'âme, les peurs, les faiblesses, les passions, les petits événements des gens que l'Histoire a oublié. Cela me permet aussi de chercher les réponses aux questions qui me tourmentent: pourquoi ces jeunes de vingt ans aimaient la liberté jusqu'au point de risquer la vie? Est-ce qu'ils étaient des ingénus? Ils étaient conscients? Désespérés? Ou peut-être ils n'avaient plus aucun privilège à défendre? Et encore, jusqu'à quel point est-il consenti d'en arriver pour conquérir la liberté? Est-ce qu'il y a une limite? Elle est décidée? Et par qui? Est-il possible de réformer le pouvoir? Et si c'est possible, pourquoi les grands changements historiques ont été atteints seulement après des événements traumatiques? Au niveau technique, le roman historique me donne la possibilité de construire une cage où receler ma petite histoire qui, en utilisant la chronologie des épisodes réellement arrivés, est plus facile à agencer parce que déjà organisée en précises séquences.

Pour écrire un roman historique il faut toujours beaucoup de recherche et beaucoup d'attention. En ce cas, ce que vous racontez a été placé en marge des livres d'histoire. Combien d'étude, combien de recherche a été nécessaire pour écrire un roman sur les indépendantistes basques et la fin du franquisme? Est-ce qu'il a été difficile de recueillir le matériel?

Cela a été la partie la plus compliquée, la repré-

sentation véridique des faits se base sur une énorme quantité d'informations. Il suffit une petite faute pour faire tomber l'histoire. Heureusement j'ai eu la possibilité de fréquenter longtemps l'Espagne et surtout j'ai travaillé en suivant les conseils de Giovanni Lagonegro, le plus grand parmi les experts italiens en histoire basque, qui souvent m'a éclairé sur les événements.

Les femmes ne sont jamais les personnages principales de vos livres, malgré cela elles occupent des rôles importants et elles "font l'histoire" autant que les hommes qu'elles soutiennent. Est-ce que vous croyez que derrière chaque grand homme il y a une femme?

Je sais qu'il y a des femmes devant, derrière, à côté, qui souvent sont oubliées. Le rôle de la femme est fondamental pour donner l'équilibre au monde narratif que j'essais de créer; j'aime les personnages féminins, peut-être un jour je réussirai à les rendre protagonistes absolus. Si je ne l'ai encore fait, c'est à cause de mon respect: la psychologie féminine est très complexe et je pense de n'être pas capable de créer des personnages féminins profonds. Au moment je me limite à des rôles secondaires significatifs.

Il y a beaucoup de pages d'histoire désagréables pour le pouvoir, plus ou moins récentes, qui sont oubliées assez vite et cela se passe partout. La guerra di Caio faisait le récit, en partie, de l'histoire des partisans de la Vallée d'Ossola. Il sangue e la libertà fait le récit de la fin du franquisme et de la "démocratie" fondée peu après; en réalité il a été possible de comprendre la valeur de ce changement historique seulement après beaucoup d'années. Or, la question est très actuelle: est-ce qu'il y a quelque chose dont nous n'apercevons pas, par exemple en Italie? D'après vous, sont-ils en train d'arriver des changements que nous ne pouvons pas comprendre en profondeur en ce moment, mais qu'en futur sera possible de comprendre sur les livres d'histoire?

Nous ne voyons pas qu'on nous vole, peu à peu, des morceaux de liberté, pas seulement en Italie. Qu'on pense aux contrats de travail, ce qui désormais nous fait penser que notre vie, en futur, sera précaire. Qu'on pense à l'impossibilité de choisir les candidats politiques, imposés par les partis. Qu'on pense aux attaques continues à la Constitution Italienne, qui est le résultat des hommes qui, comme Caio, ont lutté pour l'obtenir. Qu'on pense à l'interdiction de grève, introduite dans le secteur public, et que probablement, en futur, sera appliquée à d'autres secteurs. Qu'on pense au marché de la publicité, qui est géré par

très peu de personnes. Ceux-là conditionnent l'information, qui est de plus en plus liée et nouée au pouvoir. Qu'on pense aux banques, qui au lieu de protéger les épargnants, les dépouillent sans pitié et spéculent sur les comptes courants, les prêts, les liquidations, les pensions complémentaires, les titres et les obligations; l'épargne, une fois sainte et inviolable, désormais est proie de la finance. Qu'on pense aux faibles, aux étrangères, qu'on pense aux épisodes incroyables des gens qui n'ont pas eu la possibilité d'être soignés parce que ils étaient clandestins. Qu'on pense à la dégradation morale qui permet aux malins et aux puissants de faire ce qu'ils veulent. Qu'on pense à la corruption des politiques qui utilisent l'Etat comme d'une chose personnelle. Qu'on pense aux tentatives de démolition des retraites ou à l'armée italienne, engagée depuis longtemps en guerre, ce qui viole les principes de la Constitution. En général c'est ce que j'appelle la politique de l'artichaut: si on a un artichaut, qui représente la liberté potentielle et tout ce que tu possèdes, si cela t'est volé, ta rage te donne l'envie de le défendre de toutes les manières. Mais s'ils te volent une feuille à la fois, tu dis: je m'en fiche, j'en ai encore d'autres, vaut pas de se battre pour une seule feuille. Mais après la première feuille ils s'en prennent une autre, et cetera, jusqu'à ce que tu te rends compte que parmi tes mains tu n'as que le cœur, faible et sans défense.

Il sangue e la libertà fait le récit de l'événement le plus important de la fin du franquisme, l'attentat réussi au bras droit de Franco, l'amiral Carrero Blanco, l'Ogre. Ce que beaucoup de gens ne savent pas est que l'action a été géré par un commando d'indépendantistes basques, les héros du livre. Le roman met l'accent sur leur désir de préserver leur terre, la langue, la tradition et la culture basque. Ils ont été les premières à prendre parti et à se battre contre la dictature. D'habitude on se réfère aux indépendantistes avec le terme terrorisme. Quel est votre avis à cet égard?

Le sujet est complexe et articulé. Tout d'abord il faut rappeler que le peuple basque existe depuis toujours, c'est le peuple le plus ancien et têtue d'Europe, il a survécu aux dominations étrangères qui ont essayé plusieurs fois d'en détruire la langue et la culture. Pour nous européens sont l'équivalent des natifs d'Amérique.

Les contrastes avec le royaume d'Espagne sont l'épisode le plus récent d'une lutte millénaire pour décider, comme peuple, son propre destin. Les basques ne désirent pas l'indépendance pour des raisons économiques ou parce que ils ont peur de perdre leur aisance à détriment des gens du sud. Ils le désirent parce qu'ils sont subjugués aux

logiques d'une cour de notables qui a tracé des limites favorables à ses propres intérêts. Aujourd'hui la situation aux Pays Basques est à une impasse.

D'une part il y a la répression du gouvernement envers les politiques indépendantistes : les arrêts, les tortures, les actes durs qui poursuivent la tradition franquiste et la politique répressive du socialiste González avec les escadrons de la mort. D'autre part il y a une organisation armée qui, toujours fidèle aux principes fondateurs, a accru, par rapport aux années '70, la recrudescence de ses actions. Et enfin il y a les indépendantistes basques, la plupart des gens, non-violents. Le récent gouvernement du socialiste Zapatero, après avoir balbutié une tentative de solution qui était seulement de la propagande électorale, a décidé de rendre illégal tout parti politique qui s'exprime pour l'indépendantisme. Il a continué avec les arrêts et les procédés autoritaires diges d'une dictature sud-américaine en traquant les gens qui font politique sans avoir jamais approuvé la lutte armée. L'état agit selon le principe que ceux qui partagent contre l'indissolubilité du royaume doivent être punis. On commet, selon moi, une grave erreur, puisque la solution, s'il y en aura, ne pourra qu'être politique. L'indépendantisme armé est une organisation, pas un parti, il ne veut pas le devenir. Il s'agit d'une forme extrême d'un mouvement très grand et qui est retenu très important par une partie considérable de la société basque, mais s'ils manquent les points de repère dans le front indépendantiste avec lesquels aborder la négociation il sera bien difficile d'arriver à la solution que tout le monde souhaite. Entre-temps, plus le gouvernement réprime, plus l'organisation armée obtient approbation.

Parmi les thèmes proposés par Il sangue e la libertà, l'un des plus importants est le thème de l'amitié. L'amitié entre Gorka et Rosa, l'amitié entre Gorka et ses camarades, ainsi que la mutualité gratuite et généreuse qui se crée entre des gens qui partagent les mêmes idées, outre que le même pays et la même tradition. Et vous racontez ces liens et ces émotions avec beaucoup de lyrisme, avec beaucoup d'humanité, encore que ces liens bondissent comme un ressort par les doutes et les craintes partagés. Est-ce que il s'agit d'un sentiment perdu ou vous croyez qu'il est encore possible réparer l'indifférence, la froideur des liens?

Les liaisons amicales naissent et se bâtissent surtout dans les difficultés à travers le processus de partage d'une même expérience. Dans mes romans il s'agit d'une expérience politique presque totalisante. L'indifférence qui se dévoile

aujourd'hui tire surtout du fait qu'on ne partage pas les mêmes difficultés face à l'arrogance du pouvoir. Ce-ci n'est pas changé mais il se manifeste d'une façon moins éclatante que dans le fascisme. Il manque une réponse politique convaincante qui sache agréer les gens et les orienter envers un vrai changement partagé. Le pouvoir corrompt avec prébendes et privilèges, ceux qui s'approchent du pouvoir, encore qu'ils descendent d'une pseudo-alternance souvent tachent d'une manière indélébile leurs comptes en banque et les idéaux de changement, jusqu'à ce que les gens ne peuvent que penser: je me rends, pas possible de reformer le pouvoir, je me fourre pas dans le pétrin de la politique. Mais renoncer à la politique c'est renoncer aux autres.

Les personnages de votre livre font le récit de beaucoup de sacrifices, pour préserver leurs idéaux il leur faut renoncer à la famille, à un futur paisible. Gorka souvent répète que son choix de militantisme, armé en plus, l'a obligé à n'avoir d'autres occupations, il ne peut rien promettre. Seulement la rencontre avec Maite, avec l'amour, lui fait comprendre que cela est en un certain sens possible. Néanmoins on arrive à un moment où le doute sur l'inutilité du sacrifice touche tous les hommes. Pas Gorka. Pourquoi? De quelle façon est-il différent des autres?

Gorka est différent parce qu'il a une sensibilité supérieure à la moyenne. Il est tant sensible qu'il ne peut pas souffrir les abus des franquistes et sent de n'avoir autres chances, ce n'est pas son caractère: il ne réussirait pas à s'arrêter, il est voué d'instinct au sacrifice. Bien sûr, la rencontre avec Maite lui offre des nouvelles perspectives, il y a une partie en lui qui voudrait une vie meilleure mais là même ne met pas en doute l'utilité de son sacrifice, bien que extrême. Au-delà de ses convictions marxistes je crois qu'en lui agissent d'autres raisons: la jeunesse, les souvenirs religieux sur le sens et l'éthique du devoir ainsi que l'universelle conviction que une vie est digne si l'on la consacre aux autres. Le révolutionner à très affaire avec le missionnaire.

Dans le roman vous parlez souvent des tactiques du régime franquiste – mais cela vaut pour toute dictature – pour ce qui concerne l'information, la façon de convaincre les masses de ce qu'on veut. Dans Il sangue e la libertà ce problème est conduit aux extrêmes conséquences. On s'interroge aussi sur la façon de gérer l'information par ceux qui ont pris parti pour la résistance. Bien que assez différent, ce problème est très actuel, ça nous touche bien aujourd'hui. Gorka, Rosa peut-être nous apprennent des "ficelles" pour raisonner sur les stratégies médiatiques. Quel est votre avis à cet égard?

Chomsky dit que l'information, l'information instantanée, est toujours une fabrique du consensus. Les partisans on les appelait bandits. Les républicains espagnols étaient une horde d'athées, violeurs et assassins. Les indépendantistes basques, que nous connaissons surtout à travers l'information espagnole, sont étiquetés comme terroristes. Les soldats OTAN, qui submergent de bombes les civils sont au contraire les champions de la liberté (il y a aussi des gens qui ont reçu des prix importants pour avoir géré ces étranges processus de paix).

La démocratie se construit avec l'exercice du consensus, pas avec le matraque, et on bâtit le consensus toujours et seulement avec un récit vainqueur, sujet bien connu par les écrivains. Hollywood est un exemple du fait que le récit puissant et charmant du rêve américain peut contaminer un tas de gens. Celui qui sait faire le récit d'une histoire, même l'histoire de Chomsky, aurait sa palme, enfin il s'agit d'un récit convaincant, qui dévoile à fond les logiques de la construction de l'information.

D'habitude gagne celui qui fait un récit convaincant, simpliste, mais surtout celui qui a les instruments pour pouvoir la diffuser à tous niveaux. Le mot est puissant, a une force éclatante. C'est pourquoi le mot doit être apprivoisé, surveillé, et s'il est dangereux doit être localisé dans un domaine étiqué, qu'on ne dise un jour: le roi est nu! Et après, si l'on y croit?

